

Pour s'instruire et se récréer :

Page des jeunes
Récits divers
Page féminine
Récits illustrés

LE SOLEIL

Supplément illustré:

Un chevalier de l'air
Quatre As
Mutt et Jeff
Tonnerreville
La famille Fric

QUEBEC, SAMEDI 9 AVRIL 1938

(Copyright, 1938 by The Bell Syndicate, Inc.)

Les CHEVALIERS DE L'AIR ...

par HAL FORREST

FORCÉS D'ATTERRIR, A CAUSE D'UN APPAREIL DE RADIO QUI NE FONCTIONNAIT PLUS ET UN MOTEUR AVARIE, DANS UNE VALLEE ENTOUREE DE MONTAGNES ESCARPEES, TOMMY ET SKEETER CONSTATENT, APRES ETUDE DES LIEUX, QU'ILS SONT INCAPABLES D'EN SORTIR. DUNFORTH, SOUPCONNANT L'ATTERRISSAGE D'ETRE DE LA PUBLICITE AU BENEFICE DE RICHARD TREVOR, VEDETTE DE CINEMA, ENRAGE.



Si c'est de la publicité à bon marché, je ...

Notre radio et notre moteur nous ont fait défaut, M. Dunforth. Nous nous sommes trouvés pris dans la tempête ... nous n'avions pas le choix. Il nous fallait atterrir coûte que coûte !



Pourtant votre compagnon a dit aux passagers que l'avion était en parfait état !



Silence, tous les deux! Nous devrions nous estimer heureux de n'avoir pas perdu la vie!



Nous devrions être reconnaissants aux pilotes d'avoir réussi à atterrir sans blesser personne !



Nous devons notre salut à une puissance plus grande. Remercions Dieu, mes amis!



Pendant que vous priez, je vais aller visiter cette place de malheur !



Je soutiens que les pilotes ont fait preuve d'incompétence en nous atterrissant dans cet affreux trou!

Si vous ne vous taisez pas, mon jeune frais, je vais vous faire un atterrissage en trois points sur le menton !

443. Hal Forrest

QUATRE AS

L'histoire de cette carte remonte à la tribu des Indiens Hopis qui ont existé bien avant la venue des blancs.

Anne est enfin en sûreté à l'aéroport, et en possession des deux parties de la mystérieuse carte. En réponse aux questions de Larry relatives à cette carte, la jeune fille commence une explication --



Cette tribu portait beaucoup d'ornements faits d'un métal jaune que l'un d'eux avait découvert.

Club de Chevaliers de l'Air

ALL OVER THE WORLD

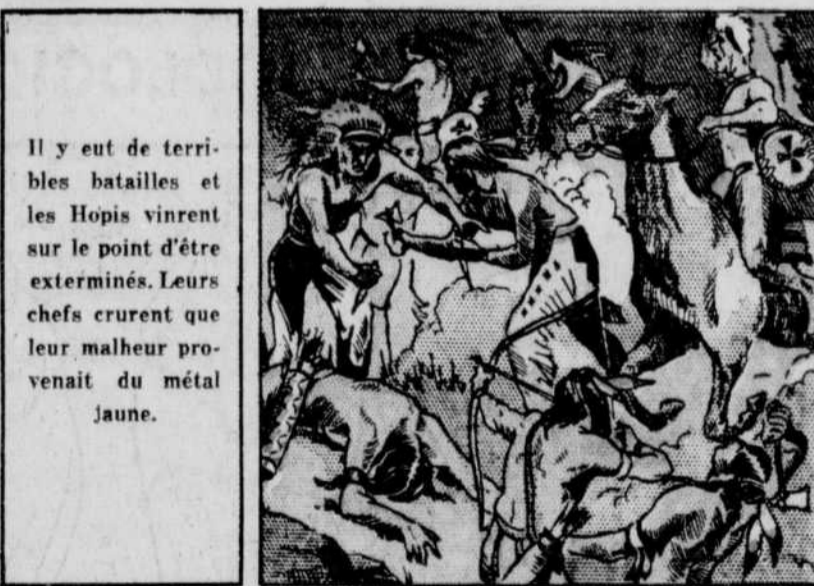
Le Club d'Aviation

BELLANCA AIRCRUISER CARGO

2-15 PLACE



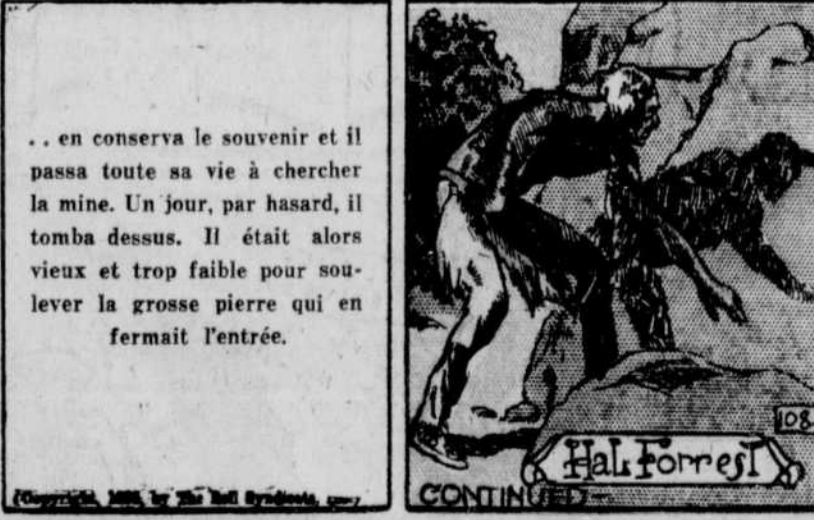
Ces ornements attirèrent d'autres tribus qui vinrent à la recherche du métal jaune.



Il y eut de terribles batailles et les Hopis vinrent sur le point d'être exterminés. Leurs chefs crurent que leur malheur provenait du métal jaune.



Ils fermèrent l'endroit où se trouvait la mine et la cachèrent si bien que personne n'a jamais pu la découvrir. Mais le Faucon Rouge, un descendant de la tribu ...



... en conserva le souvenir et il passa toute sa vie à chercher la mine. Un jour, par hasard, il tomba dessus. Il était alors vieux et trop faible pour soulever la grosse pierre qui en fermait l'entrée.

Semaine prochaine : BOEING 247-D

Pour détails et spécifications au sujet de cet avion, on est prié d'envoyer une enveloppe adressée et affranchie d'un timbre étatsunien de trois sous à Tailspin Tommy Elyng Club, Chambre 711, 247 ouest, 43ième rue, New-York, N.-Y.



Le port de Black's Harbor et la flottille après une journée de p...

LA PAGE DES JEUNES

JACQUELINE EST CONSOLÉE

— Puisque tu refuses d'obéir, a dit maman à Jacqueline, je ne t'emmenai pas avec moi chez les cousins.

Et, la porte de sa chambre refermée, Jacqueline sanglote au milieu de ses poupées.

Maman est sortie sans elle ! Berthe et Odette sauront donc quelle est punie !

Et Gustave, jeudi prochain, va encore me moquer d'elle.

Après tout, Jacqueline avait juste refusé de broder cette insipide petite chose



UN PETIT SECRET

A l'heure où les enfants dorment, les joujoux causent doucement.

Le petit Hollandais confie au jeune chien frisé, son grand projet.

— Lorsque j'aurai un peu grandi, je partirai loin, bien loin sur la mer. Mon seul regret sera de te laisser.

— Alors, j'irai avec toi. Et si ton



bateau sombre, je te prendrai sur mon dos et nagerai fort, fort vers une île enchantée.

— Notre petit maître sera triste... — Il a d'autres jouets et puis, il nous a oubliés, derrière la porte... C'est convenu. Les joujoux paisiblement s'endorment à leur tour.

Heureusement, la grosse porte est bien fermée ce soir...

Pour vous distraire TOTO PUNI EST ENFERMÉ AU GRENIER

DEVINETTE

Que font toujours deux oiseaux sur un arbre ?

MOTS CROISÉS

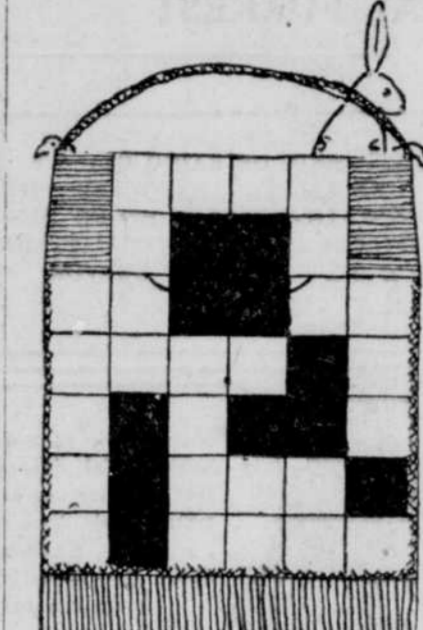
LA GIBECIÈRE

HORIZONTALEMENT

1. Au présent (ind.) du verbe faire, 3me personne. — 2. Voyelle; Voyelle. — 3. Les deux dernières lettres de mal; Article défini, au féminin. — 4. Prêtre des anciens Perses; Voyelle. — 5. Consonne; Diminutif de roi. — 7. Voyelle; Eau au pluriel.

VERTICALEMENT

1. Cordage ou chaîne pour retenir un bateau. — 2. 3me personne du singulier du verbe filer, au présent de l'indicatif. — 3. Lettre de l'alphabet; Station sur la voie ferrée. — 4. Voyelle; Voyelle; Olympique



Lillois et abrégé. — 5. Semblable; Pronom personnel (3me personne du singulier). — 6. Élément; Consonne.



SOLUTIONS

CHARADES

- MIRABELLE
- PERLES
- SOLIDE



qui sera une pochette de nuit. En voilà une affaire ! Et c'est pour cela que Maman la laisse toute seule ? Allons donc, il y a une autre raison... Et cette raison n'est pas bien difficile à deviner: Maman l'aime moins. C'est évident. Hier, elle lui a refusé un troisième chou à la crème. Avant-hier, impossible d'obtenir une heure pour apprendre à

tailler un costume à sa poupée. Pourtant, c'est extrêmement important ! Vous ne direz pas le contraire ? Il fait froid et Dodette n'a qu'une pelisse d'été. Voilà. Maman l'aime moins... Qui sait ? Peut-être qu'elle ne l'aime plus ? Quelle préférence ses nièces Berthe et Odette ? A cette idée, la petite fille sanglote de plus belle — très longuement. Puis elle lâche de réfléchir. Mais c'est compliqué et elle a bien mal à la tête...

Mais voyez donc ?... La plus petite des poupées grimée sur une chaise, fait signe à sa jeune maman. Surprise, Jacqueline s'approche — et la poupée, tout doucement, l'embrasse en murmurant:

— Une maman... aime toujours... toujours sa petite fille. La tiens-tu-

rait tout à l'heure d'avoir dû te gronder...

— Oh ! Est-ce vrai ?

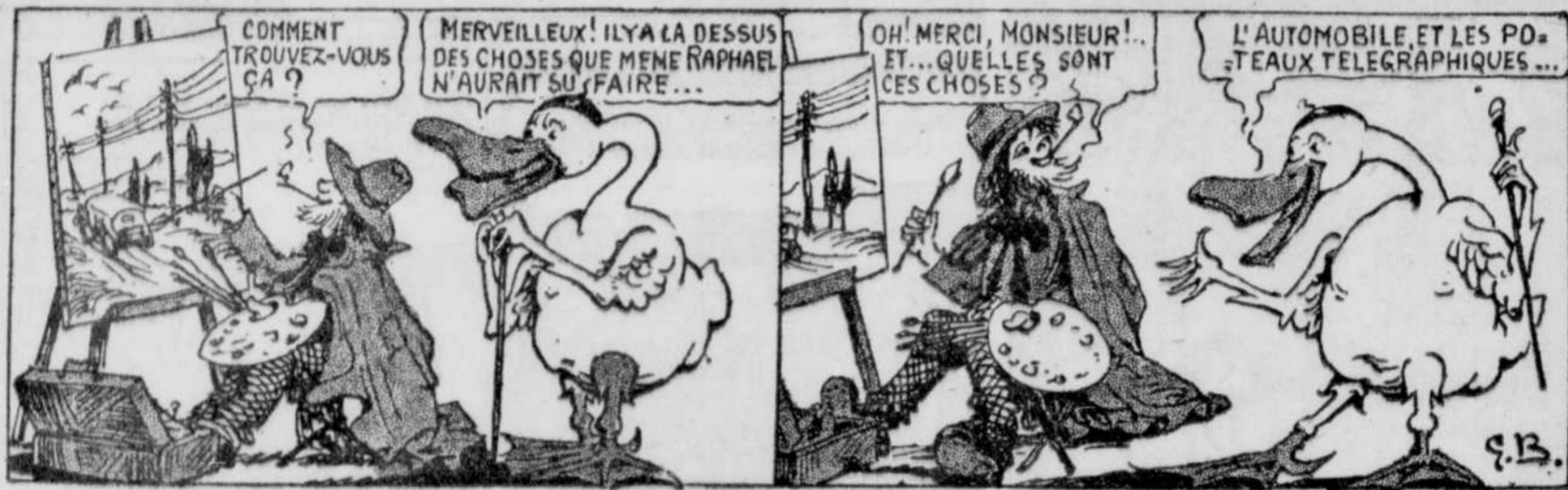
Jacqueline bondit, saisit son ouvrage, s'active fiévreusement.

Et le soir, lorsque Maman rentre, quel tendre baiser après un regard à la tâche achevée...

Heureuse, Jacqueline s'endort ses deux poupées entre ses bras. Ses deux poupées... car il ne faut pas faire une jalouse, vous comprenez...

ARMELLE.

BÉBÉ-PHENOMÈNE S'EXPLIQUE



TEXTE ET DESSINS DE G. BUZZO

PAUVRE BLAISE

— Par — La comtesse de Ségur

No 5

Anfry

C'est fête pour lui, Monsieur le comte, puisque c'est la première fois qu'il est admis près de Monsieur le comte et de M. Jules. Mais, puisque Monsieur le comte l'aime mieux ainsi, il ira en blouse.

Et il alla au jardin, où Blaise bêchait toujours.

"Blaise, va te débarbouiller les mains et le visage, et donner un coup de peigne à tes cheveux. Tu vas accompagner M. Jules et jouer avec lui au château."

Hélène

Fais comme tu voudras ; je sais qu'il faut toujours te céder.

Blaise

Pourquoi faut-il que vous odiez, Mademoiselle ?

Hélène

Pour ne pas être battue par lui et grondée par papa, qui croit tout

ce que Jules lui dit.

Jules

Allons, vite à l'ouvrage ! Bêchez, ratissez, pendant que je vais chercher des graines au jardin.

Blaise avait envie de résister à Jules et de soutenir Hélène ; mais il n'osa pas, et, prenant une bêche, il se mit à l'ouvrage avec une telle ardeur que le jardin fut retourné en moins d'une demi-heure ; Hélène l'aidait, mais moins vivement.

Jules revint avec un sac plein de graines de toute espèce de légumes.

"Voilà, dit-il, des choux-fleurs, des pois, des radis, des asperges, des navets, des carottes, des laitues, des cardons, des épinards..."

Mais, Monsieur Jules, tout cela doit être semé sur couche et repiqué quand c'est levé.

Jules

Du tout, du tout, je ne veux pas ;

je veux semer les graines dans mon jardin.

Hélène

Comme vous voudrez, Monsieur Jules ; mais il faudra les attendre bien longtemps.

Jules

C'est égal, je veux les semer ; j'aime mieux attendre."

Hélène ne disait rien ; elle était habituée aux caprices de son frère ; sa bonté et sa douceur la portaient à toujours lui céder pour éviter les disputes. Blaise hochait la tête, mais se taisait, voyant Hélène consentir de bonne grâce à sacrifier les fleurs qu'elle avait destinées. Avec sa bêche il fit des tranchées de petites rigoles, dans lesquelles Jules semait la graine.

Hélène

Qu'avez-vous semé par ici Monsieur Jules ?

Jules

Je n'en sais rien ; j'ai tout mêlé.

Hélène

Mais comment sauras-tu où sont les radis, les choux-fleurs, les carottes, et le reste ?

Jules

Je les reconnaitrai bien en les mangeant.

Hélène

Mais quand nous voudrions manger des radis, comment les trouverons-nous ?

Jules

Ah ! Je n'en sais rien ! Tu m'ennuies avec tes raisonnements.

Blaise

Ecoutez, Monsieur Jules, vous n'êtes pas raisonnable ; ce ne sera pas un jardin, cela ; on n'y verra rien pendant plus d'une quinzaine. Laissez votre soeur y mettre quelques fleurs.

Jules, frappant du pied

Non, non, non, je ne veux pas ; je n'aime pas les fleurs, et je n'en mettrai pas."

Hélène était rouge ; elle avait envie de pleurer, Blaise en eut pitié et lui dit :

"Ne vous affligez pas, Mademoiselle, je vous arrangerai un autre jardin, et je vous y planterai de belles fleurs toutes venues."

Hélène

Merci, Blaise, tu es bien bon.

Jules

Et moi ! Je suis donc mauvais, moi ?

Hélène

Tu n'es pas mauvais, mais Blaise est très bon.

Jules, avec colère

Je ne veux pas que Blaise soit meilleur que moi ; je ne veux pas que tu le dises.

Hélène

Je ne le dirai pas si cela te contrarie, mais...

Jules, de même

Mais quoi ?

Hélène

Mais... Blaise est très bien."

Jules se mit à crier, à taper des pieds ; il courut pour battre Hélène ; elle se sauva ; il s'élança sur Blaise, qui esquiva le coup en sautant lestement de côté. Jules tomba sur le nez et redoubla ses cris ; la bonne d'Hélène accourut.

"Qu'y a-t-il ? pourquoi ces cris ?

Jules, pleurant

Blaise est méchant ; il veut arracher mes légumes pour mettre des fleurs ; ils disent que je suis méchant ; c'est lui qui est méchant, il veut arracher mes légumes."

La bonne

Pourquoi contrariez-vous M. Jules, et comment osez-vous lui arracher ses légumes, Blaise ?

Blaise

Je vous assure, Madame, que je ne veux rien arracher, et que je ne veux pas contrarier M. Jules. C'est lui-même qui se contrarie.

La bonne

C'est cela ! toujours la même chanson ! C'est M. Jules qui se fait pleurer lui-même, n'est-ce pas ?"

Blaise voulut répondre, mais la bonne ne lui en laissa pas le temps ; elle le saisit par le bras, le fit pirotter et lui ordonna de s'en aller chez lui et de ne plus revenir. Blaise partit sans mot dire, se promettant bien de refuser à l'avenir toute invitation du château.

FRIMOUSSET AU JARDIN ZOOLOGIQUE



Blaise rougit, moitié de peur et moitié de plaisir, et courut se débarbouiller au baquet. Quand il fut lavé, peigné, il alla rejoindre Jules et le comte, qui l'attendaient dans l'avenue. Ils marchaient devant ; Blaise suivait ; il n'était pas à son aise, il n'osait parler, et il aurait voulu pouvoir retourner à sa bêche et à son jardin. En arrivant au perron, ils trouvèrent la comtesse avec sa fille qui les attendaient.

"Vous amenez Blaise ! dit la comtesse en s'avançant vers eux. Je suis bien aise de le connaître ; on m'a dit du bien de lui. N'aie pas peur, petit, ajouta-t-elle, Hélène ne te mangera pas, et Jules sera content de jouer avec un garçon de son âge."

— Je n'ai pas peur, Madame, dit Blaise ; seulement je ne suis pas à mon aise.

— Eh bien, tu vas t'y mettre en nous aidant à bêcher et à arranger notre jardin. Blaise, dit Hélène avec un sourire aimable. Venez avec moi, Jules et Blaise, et mettons-nous à l'ouvrage.

Et, passant entre eux deux, elle les prit chacun par la main et courut vers un petit jardin que M. de Trénilly leur avait fait arranger près du château.

"Mais il n'y a rien dans votre jardin, dit Blaise.

Hélène

C'est précisément pour cela que nous voulons l'arranger ; tu vas nous aider.

Blaise

Qu'est-ce que vous voulez y mettre : des fleurs ou des légumes ?

— Des fleurs ! s'écria Hélène ; j'aime tant les fleurs !

— Des légumes ! s'écria Jules ; les fleurs m'ennuient.

Hélène

Des fleurs seraient bien plus jolies et viendraient plus vite.

Jules

Des légumes sont bien plus utiles ; d'ailleurs, je veux des légumes, et si tu mets des fleurs, je les arracherai.

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Le « parc de bêtes » étant maintenant complètement prêt pour recevoir tante Amélonde et Mlle Rebidon...

... M. Legigot invite négligemment ses deux amies, un dimanche après-midi, à venir faire un petit tour au jardin zoologique.

Aussitôt arrivées, tante Amélonde et Mlle Rebidon tombent à la renverse...

Je vous assure, Madame, que je ne veux rien arracher, et que je ne veux pas contrarier M. Jules. C'est lui-même qui se contrarie.

La bonne

C'est cela ! toujours la même chanson ! C'est M. Jules qui se fait pleurer lui-même, n'est-ce pas ?"

Blaise voulut répondre, mais la bonne ne lui en laissa pas le temps ; elle le saisit par le bras, le fit pirotter et lui ordonna de s'en aller chez lui et de ne plus revenir. Blaise partit sans mot dire, se promettant bien de refuser à l'avenir toute invitation du château.

IV

LE CHAT-FANTOME

Blaise était courageux ; il n'avait pas peur de l'obscurité, et, quand il faisait beau, il aimait à se promener tout seul, le soir, dans les prairies traversées par un joli ruisseau. Qu'est-ce qui lui plaisait tant dans la prairie ?

(à suivre)

PREMIER

Les sardines ont construit ce village

Les pêcheurs de ce village du Nouveau-Brunswick bravent les dangers pour remplir 40,000,000 de boîtes de sardines chaque année



Les pêcheurs de sardines de Black's Harbor doivent se méfier des requins et des thons qui suivent les sardines jusque dans leurs filets.



Le capitaine Sydney Thomas, âgé de 44 ans, est le type même de ces hommes qui courent après les sardines.

(Par IAN SCLANDERS)

BLACK'S HARBOR, N. B.

Il n'y avait pas moyen de se tenir debout à moins de s'agripper à la lisse ou à une échelle, parce que la petite barque ruait comme un "broncho", et les vagues venaient déferler jusque sur la dunette du pilote. Au-dessus, le ronronnement du moteur, et les hurlements de la tempête faisaient un bruit d'enfer. Des vagues hautes comme une maison allaient s'écraser sur les falaises de pierre calcaire.

Le capitaine fumait sa pipe sans dessus dessous, pour empêcher le "crachin" de l'éteindre.

—Qu'est-ce qui arriverait, si le moteur cessait de fonctionner ? demandai-je.

—Je ne crois pas qu'il nous fasse défaut, répondit-il, mais si, par malheur, cela arrivait, nous irions nous écraser sur les falaises. Mais qu'est-ce que vous avez ? Etes-vous pris du mal de mer ?

Et si vous lui disiez que vous aviez trop peur pour songer à être malade, il vous disait philosophiquement :

—S'il vous arrivait d'avoir le mal de mer, il y a toujours une chose que vous pourriez garder sur votre estomac.

—Quoi donc ?

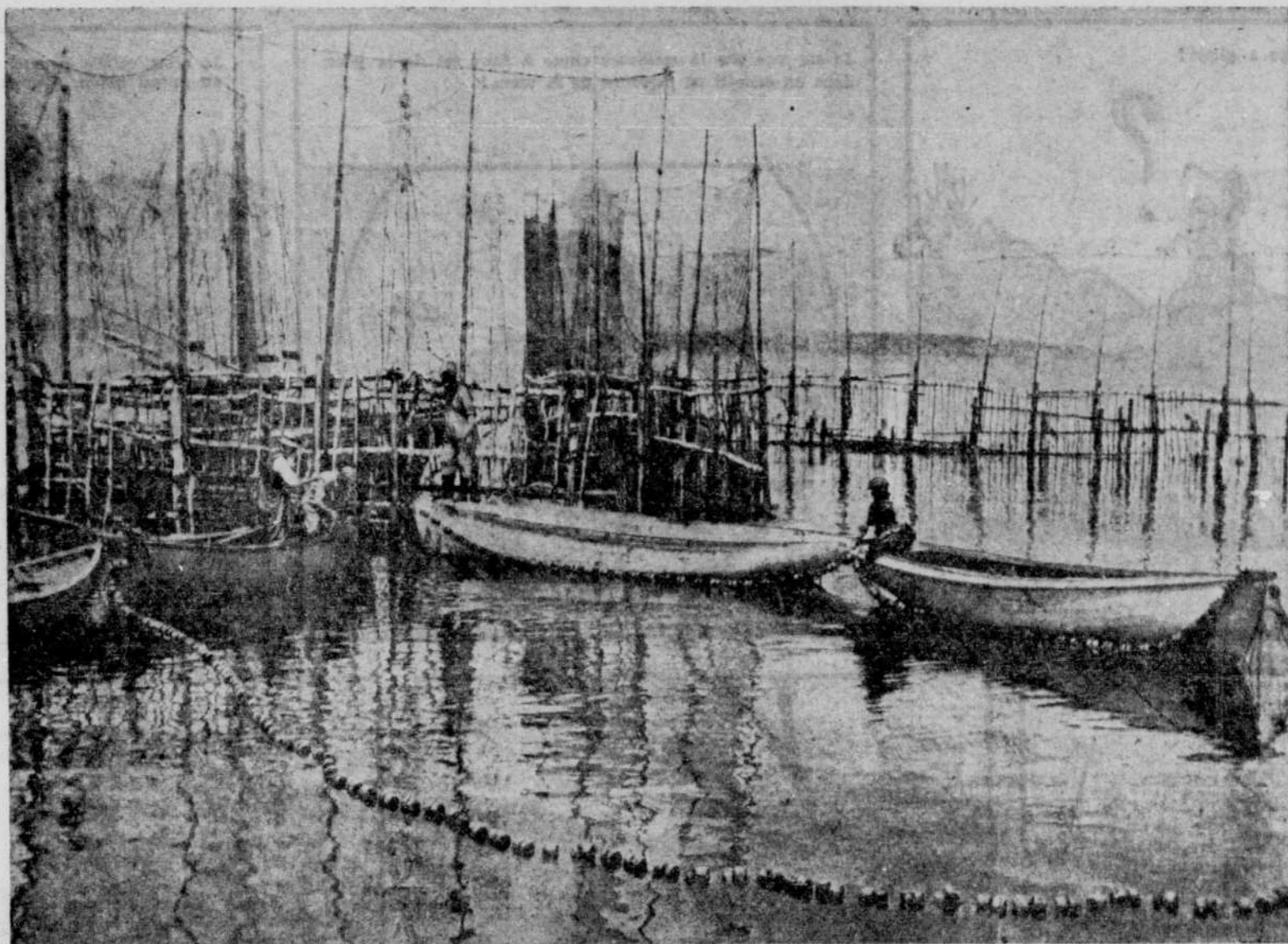
—Vos mains, mon garçon ; vos mains.

Et en disant cela, ses yeux pétillaient de malice, et de petites rides se formaient au coin de ses yeux bleus. Il devenait tout de suite évident que lutter contre un ouragan dans une embarcation de treize tonnes était pour lui quelque chose de très ordinaire.

A Black's Harbor, village de pêcheurs de 1,200 âmes du Nouveau-Brunswick, on trouve la plus grande sardinerie. Et c'est aussi là que l'on constate que la vie d'un pêcheur est remplie de périls. La récolte du plus petit des poissons est aussi dangereuse que la chasse à la baleine.

Le pêcheur de sardines doit se battre, à l'occasion, contre la baleine elle-même. Il doit aussi se tenir prêt à rencontrer les gros requins de vase, et venir à bout d'un tuna de 500 livres est pour lui jeu d'enfant. Le pêcheur donne la chasse à un requin ou à une baleine de la même manière qu'un cowboy court après un étalon. Il les prend au lasso !

Les baleines, les requins et les thons se nourrissent de sardines, et ils suivent les bandes de ces petits poissons dans la baie de Passamaquoddy et jusque dans les "sardiniers" (filets pour la pêche à la sardine) qui prennent les plus grandes quantités de sardines



Les "sardiniers" (filets pour pêcher la sardine) de Black's Harbor, N.-B., prennent les plus grandes quantités de sardines qui soient capturées au Canada. Ces sardiniers consistent en de grands filets tendus sur des piquets avec une seule et

étroite ouverture. Un second filet, dit "conducteur", va du rivage jusqu'à l'ouverture. Les poissons, qui suivent le rivage, rencontrent ce filet qu'ils sont obligés de suivre et qui les oblige à pénétrer dans le "sardinier" où ils se font prendre.

du monde. Ces sardiniers consistent en d'immenses filets tendus sur des piquets. Un sardinier est immense et peut entourer des étendues de plusieurs acres. Une étroite ouverture le fait communiquer avec le dehors. Un filet, dit "conducteur", va du rivage jusqu'à l'ouverture. Les poissons, qui suivent le rivage, rencontrent le filet "conducteur", le suivent jusqu'à ce qu'ils pénètrent dans l'ouverture du sardinier et se font prendre. Une fois entrés, ils ne peuvent plus sortir.

Qu'un requin, une baleine ou un thon pénètre dans un sardinier, et pas une sardine ne s'y montre. En pareil cas, les pêcheurs d'un bateau de 10 à 20 tonnes, lancent un lasso de fil métallique et prennent le monstre par la queue.

Un palan et une poulie serrent le noeud et le monstre, faisant des bonds pour se dégager, fait gicler l'eau de tous côtés et emporte la petite embarcation. Le palan et la poulie fonctionnent toujours. A un certain moment, la queue de l'animal sort de l'eau, et le reste suit jusqu'à ce qu'il se trouve suspendu tout entier hors de l'eau. Une couple de coups de carabine en ont alors raison.

Les thons sont plus faciles à capturer. Un petit thon peut être pris avec une seine, de leur fond, l'année dernière, dans le but de faire la chasse aux thons. Quand l'un des indésirables s'introduisait dans un sardinier, les sportifs étaient appelés sur les lieux, et les pêcheurs n'avaient qu'à s'asseoir et à les regarder faire en s'amusant beaucoup du spectacle.

—Imaginez ! Des types qui font ça pour s'amuser ! disaient-ils. L'une des captures faites par les membres de ce club, après trois longs jours de lutte, leur échappa par trois fois. C'était un thon de 750 livres. L'été dernier, deux baleines furent capturées dans un sardinier, au cours d'une même semaine, par les pêcheurs. A Black Bay, il y a deux ans, une baleine de 45 pieds de longueur et pesant plusieurs tonnes déchira un sardinier en morceaux. Elle fut dynamitée, harponnée et fusillée avant d'être finalement attachée à une barque. Dans un effort désespéré pour se libérer, elle renversa l'embarcation et lança les deux hommes qui s'y trouvaient à la mer. Ce n'est que par miracle qu'ils ne périrent pas, pendant que la

baleine se débattait furieusement autour d'eux.

Les baleines n'ont été populaires qu'une fois, sur la côte de Black's Harbor. Ce fut durant la crise économique. L'hiver avait été dur ; la pêche presque nulle. Un jour afflua dans le petit port une telle quantité de sardines qu'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais vu autant. Elles avaient été chassées par une bande de douze baleines. Pendant toute une semaine, ces baleines s'étaient tenues en faction à l'embouchure du port, pour empêcher les sardines de se sauver. Et les pêcheurs purent faire des prises merveilleuses.

M. Roosevelt connaît le Quoddy

Il y a des choses encore plus dangereuses que les requins et que les baleines, pour les pêcheurs de sardines ; ce sont les récifs, les grandes marées, les brouillards et les tempêtes. Un capitaine en haute mer doit sonder pour trouver son chemin à travers de tristes chenaux, là où des pêcheurs de sardines passent à toute vitesse et par les nuits les plus noires.

Outre les pêcheurs de sardines, il n'y a qu'un homme qui puisse leur être comparé. Cet homme c'est le président des Etats-Unis, Franklin-D. Roosevelt, et en sa qualité de président de la grande république, il a bien d'autres occupations. Quand il était jeune, il passait des étés entiers au gouvernail d'un yacht, dans le golfe de Passamaquoddy, avec un pêcheur comme professeur de marine. On raconte que lorsqu'il était assistant-secrétaire au ministère de la Marine des Etats-Unis il a piloté un destroyer, après la tombée de la nuit, dans le chenal qui se trouve entre Eastport et Campo-bello. Le capitaine avait voulu le faire attendre au jour, avant d'essayer.

Les sardiniers ne se servent ni de quadrant, ni de sextants, non plus que de règle mobile ou de cartes. Un compas, une montre de poche et une bonne mémoire suffisent à un capitaine de Black's Harbor. Ces hommes comptent plus sur leur instinct que sur toute autre chose — cet instinct qui provient d'une longue expérience. Fils et petits-fils de pêcheurs, ils prennent la mer dès qu'ils sont assez âgés pour s'asseoir dans une barque, et ils y passent leur vie.

Mais même les hommes du golfe de Passamaquoddy rencontrent parfois des difficultés. Cependant les accidents sont rares, et les chances nombreuses. Il y a à quelque temps, nous entendions raconter des anecdotes de pêche par les capitaines et les mécaniciens de la flottille Connors Bros. de 21 barques à sardines, après le banquet annuel que leur donne cette compagnie. On raconta que par une nuit noire et brumeuse un navire frappa une barque de pêche à la sardine, la Mona. Le réservoir ou cuve à sardines tint la barque à flot, mais le capitaine, Jim McNichol, fut lancé à la mer. Il ne savait pas nager, mais il avait sa vareuse de toile cirée. L'air s'y engouffra et le tint à la surface comme l'aurait fait une ceinture de sauvetage, et on eut le temps de lui porter secours.

Le capitaine Mariner Barker, de la barque alma, ramenait, un soir, sa barque à Saint-John. A l'Anse Lobster, il échoua sur le récif connu sous le nom de Half Tide Rock, et il se rendit à la rive dans un canot pour télé-

phoner et demander du secours. Quand les sauveteurs arrivèrent sur les lieux, la marée de 30 pieds était baissée et la barque était perchée au sommet du récif, si haut que le capitaine ne pouvait monter à bord. Ils durent attendre une autre marée pour aller dégager l'Alma. Barker se trouvait dans l'une des embarcations de sauvetage.

—Cela m'a tellement bouleversé, déclara-t-il après avoir ingurgité une montagne de harengs et de pommes de terre, que, depuis ce temps-là, je ne puis plus manger. Non, monsieur, je ne mange plus. Garçon, avez-vous encore quelque chose, dans cette marmite ?

Une étonnante industrie

Puis ce fut le tour du capitaine William Whalen de se trouver seul au large de White Head, dans l'une des plus petites barques de pêche à la sardine. C'est la coutume d'enlever les écailles de poisson du pont avant de ramener la barque au port. Whalen était occupé à lancer un seau d'eau sur le pont, pour le nettoyer, quand une grande vague frappa l'embarcation.

Il suivit le seau à la mer, et sa barque, dont le moteur continuait de fonctionner, partit sans personne à bord. Il s'ensuivit une poursuite mouvementée de l'embarcation qui se termina quand le capitaine, remonté dans l'une des barques après avoir été trempé jusqu'aux os, put sauter au gouvernail juste à temps pour l'empêcher d'aller s'échouer.

—Tu es bien nommée, dit-il à sa barque, après l'avoir rejointe. Son nom était "Tramp" (vagabonde).

Chaque année, 40,000,000 de boîtes de sardines sont expédiées de ce village canadien à plus de 100 pays. La compagnie livre à Aden, aussi bien qu'à Zanzibar, Sarawak, Tobago, Nevis et Kwantung.

Pendant son transport du quai à la fabrique, le poisson est lavé deux fois et passé sur un treillis métallique qui en enlève les écailles. Les réservoirs ou cuves où l'on met les sardines contiennent du sel, et leur chair, étant mouillée, se sale automatiquement. Des cuves à saumure, ils vont dans une autre partie de la fabrique où ils sont encore lavés, puis placés sur des supports de fil métallique. Une machinerie automatique les place de telle manière qu'aucun poisson ne dépasse les autres, et cela assure une cuisson égale. Après avoir été passés à la vapeur, ils sont séchés à l'air chaud.

La mise en boîtes est faite par des jeunes filles. Beaucoup d'entre elles peuvent remplir de 300 à 400 boîtes par heure et mettent donc en boîte de 2,000



Ce sont des jeunes filles qui mettent en conserve les sardines à Black's Harbor. Plusieurs en préparent jusqu'à trois ou quatre cents boîtes à l'heure.



Tendre un filet n'est que l'une des tâches accomplies par les pêcheurs dans la poursuite des sardines.

à 3,200 poissons en 60 minutes. Chacun des poissons est coupé deux fois : une fois pour enlever la tête et les intestins et une autre fois pour enlever la queue. Cela se fait avec des ciseaux. A mesure que les poissons sont ainsi préparés, ils sont déposés dans des boîtes de fer-blanc.

Une machine y verse une quantité d'huile, mesurée avec précision. Les boîtes sont fermées à la machine, puis subissent les épreuves de la deuxième cuisson et la stérilisation.

Une machine de la fabrique qui intéresse toujours beaucoup les visiteurs est celle qui fait des millions de clefs de boîtes de sardines. Cette machine consomme annuellement une longueur de fil métallique, égale à la distance qui sépare Black's Harbor de Toronto.

Plus de 250,000,000 de sardines sont mises en boîtes chaque année. Cela exige 800,000 livres de sel, 6,500,000 livres de fer-blanc, 1,200,000 livres d'huile de graine de coton, 200 barils d'huile d'olives, 150 barils de moutarde et 68,000 gallons de sauce-tomate.

Les déchets d'une scierie sont employés au fonctionnement d'une usine à vapeur qui produira de l'électricité quand les travaux en voie d'exécution seront terminés. Car rien ne se perd, à Black's Harbor. Les têtes et les queues des sardines sont transformées en une nourriture à poisson en quantité de plus de 1,000 tonnes par année. Les huiles extraites lors de la fabrication de cette nourriture sont vendues également pour faire des savons de ménage de bonne qualité.

Les écailles même du poisson sont utilisées. Elles sont expédiées aux Etats-Unis, où on les transforme en perles artificielles !

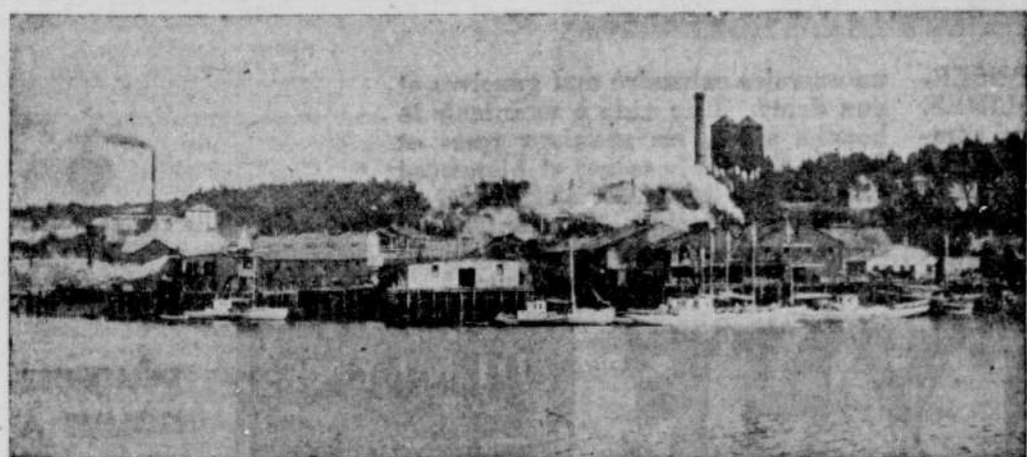
Industrie qui remonte à un demi-siècle

La pêche à la sardine et sa mise en conserve remonte à un demi-siècle. Cette industrie fut fondée par les frères Connors, deux Irlandais, qui de pauvres devinrent riches. En 1923, l'usine fut acquise par une compagnie dont le chef était A. Neil McLean, la compagnie Connors Bros., Ltd.

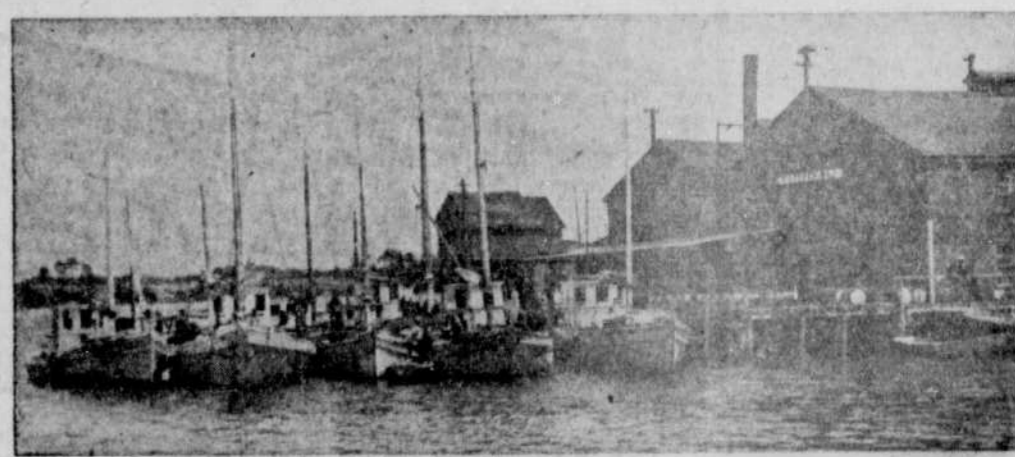
Cette compagnie paye plus de la moitié des impôts de la localité. Elle est propriétaire de l'hôtel du village, du magasin général, du garage, des pompes à incendie, du cinéma, de l'usine électrique et de la plupart des maisons dans lesquelles demeurent ses centaines d'employés.

La compagnie fait de bonnes affaires

(Suite à la page 7, 5e col.)



Deux cent cinquante millions de sardines sont expédiées, chaque année, de la sardinerie de Black's Harbor.



Le port de Black's Harbor et la flottille des barques de retour après une journée de pêche.

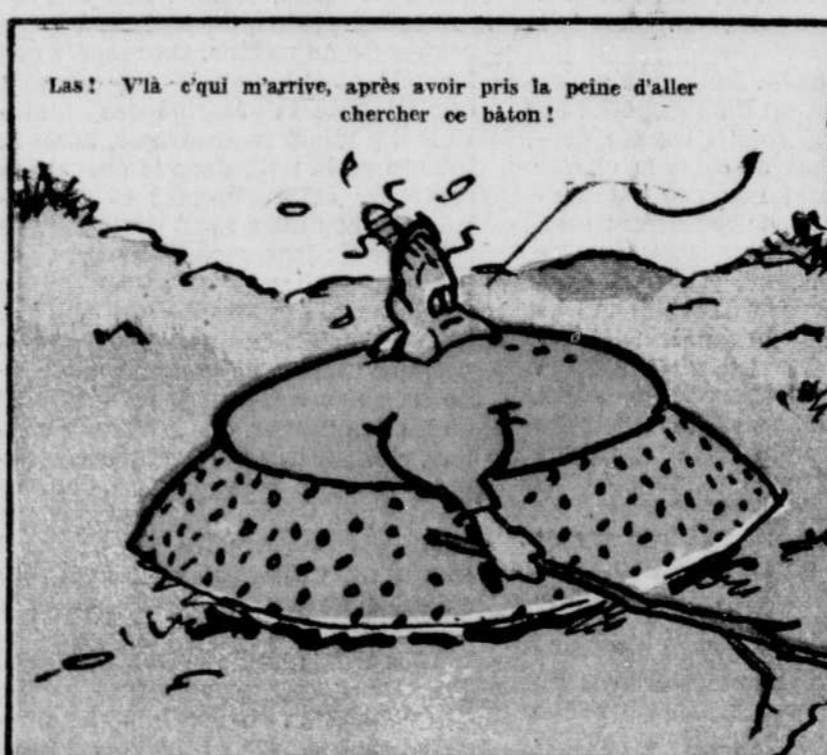
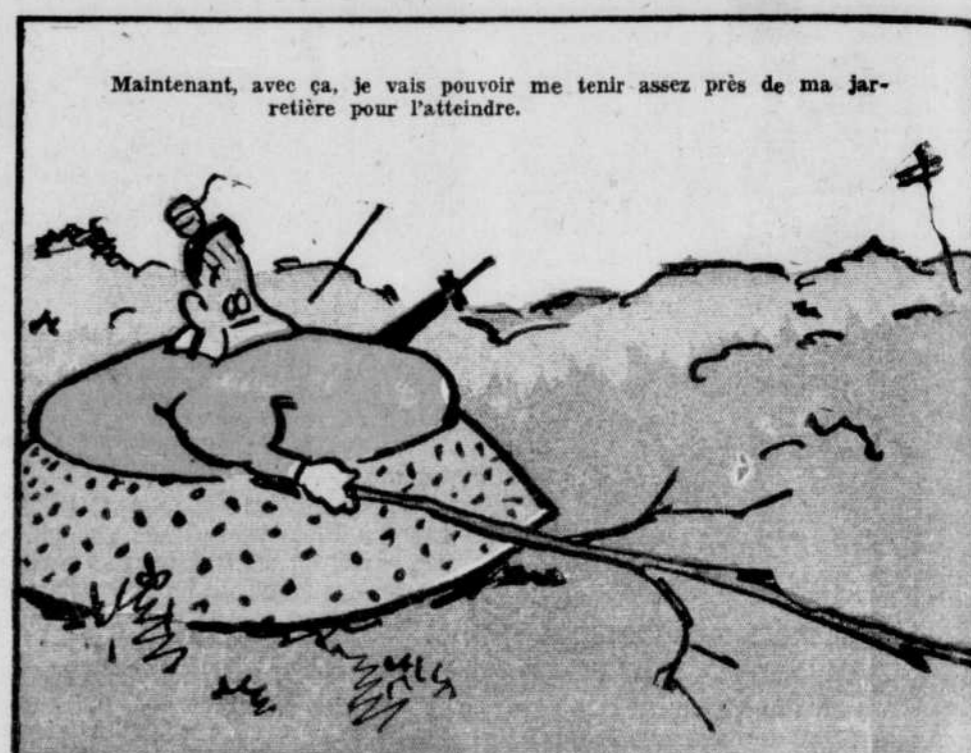
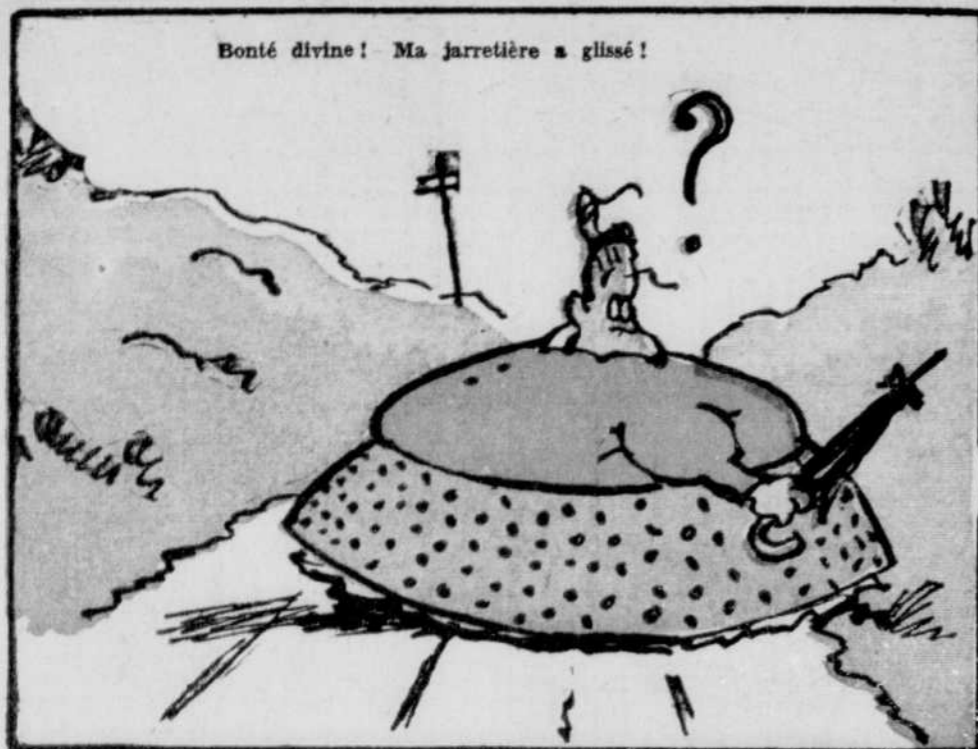
Les gens de TONNERREVILLE

par FONTAINE FOX



La tante Sofronie Pamplémousse

Copyright, 1938 by Fontaine Fox, Trade Mark Reg. U. S. Pat. Off. Great Britain Rights Reserved



"Avoir les dents d'un eskimo!"



Il a peu de confort — mais il a de bonnes dents! ... qu'il conserve saines et solides, comme le voudrait la Nature, en les exerçant sur les substances coriaces et primitives qu'il mange. Même les eskimos, quand ils changent de nourriture, pour manger nos aliments, souffrent des dents et des gencives par suite du manque d'exercice.

LA DENTYNE AIDE A CONSERVER LES DENTS PLUS SOLIDES, PLUS BLANCHES! Nous, qui sommes civilisés, trouvons que la Dentyne est un auxiliaire précieux et naturel à la santé de la bouche. Sa consistance particulièrement ferme exige une mastication plus vigoureuse, fournit

un exercice salutaire aux gencives et aux dents. Elle aide à maintenir la bouche saine, les gencives roses et fermes, les dents saines et blanches! PLEINE DE SAVEUR EXQUISE! ... Goûtez vous-même à la Dentyne — ce petit rectangle rose est plein de saveur piquante quoique douce!

DENTYNE



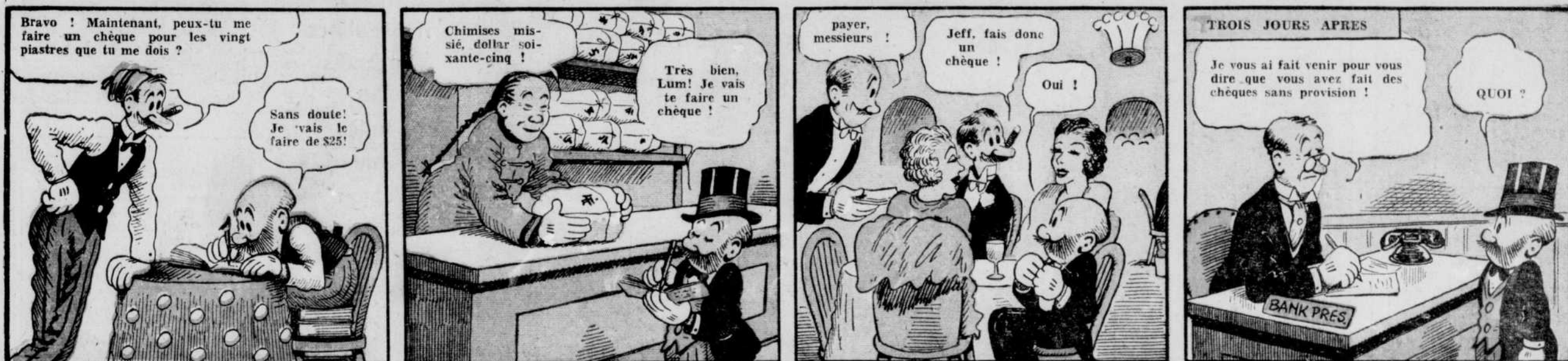
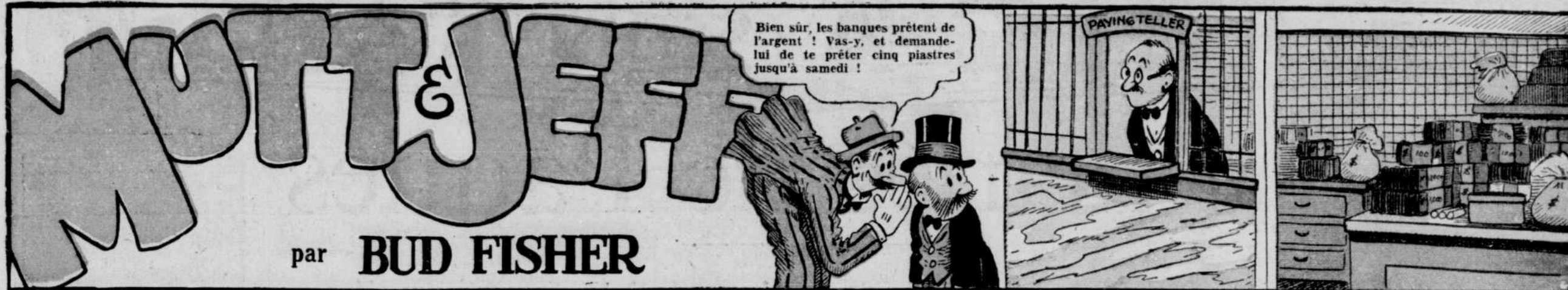
DÉLICIEUSE GOMME À MÂCHER

AIDE À CONSERVER LES DENTS BLANCHES — LA BOUCHE SAÏNE

MUTT & JEFF

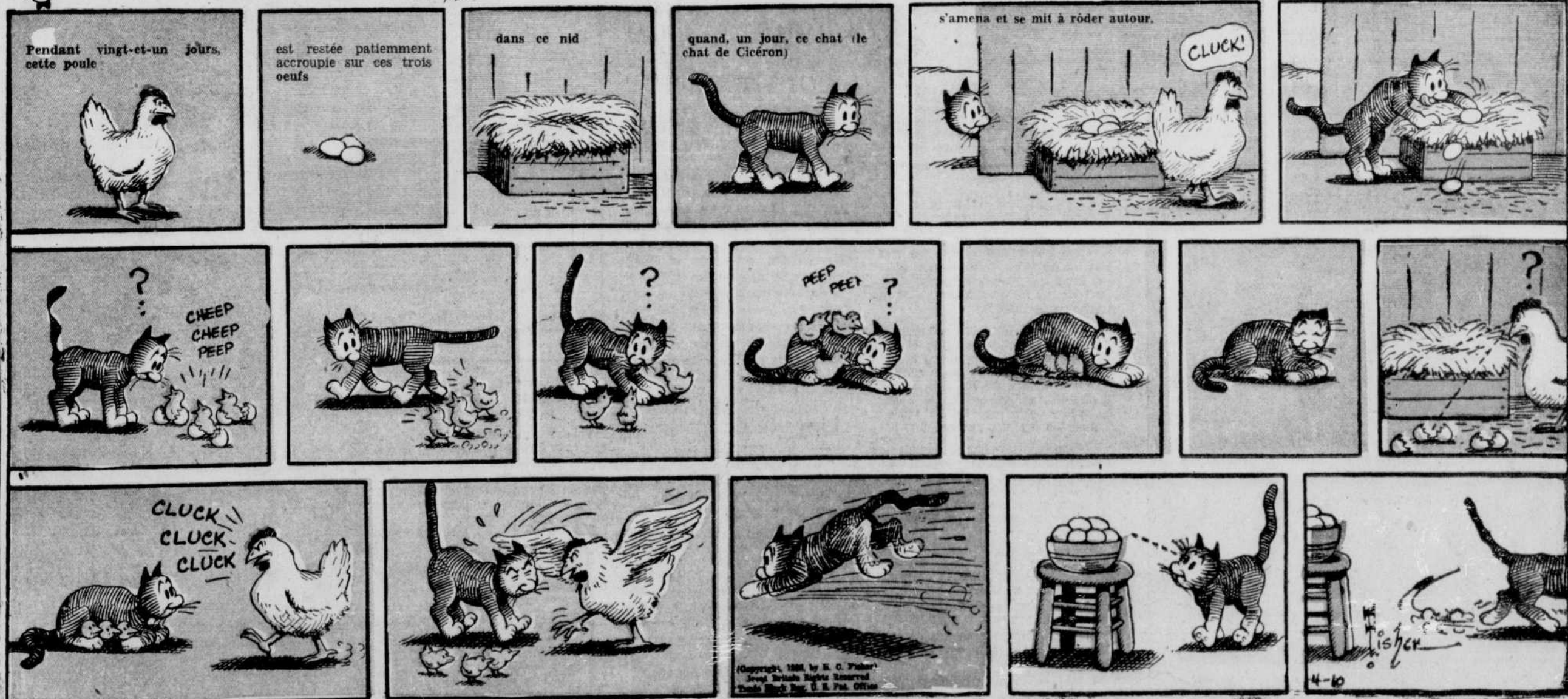
-:- Rien de commode comme d'avoir un compte en banque -:-

PAR BUD FISHER



LE CHAT DE CICERON

PAR BUD FISHER



Lisez chaque matin
L'ÉVÈNEMENT
 LE PLUS ANCIEN QUOTIDIEN FRANÇAIS DU CANADA



"votre premier contact matinal avec le monde extérieur"

LA FEMME A SON FOYER

La mariée de Pâques

En 1938, la mariée peut fort bien choisir pour sa toilette de noces une robe de fin coton et se sentir aussi chic, peut-être plus jeune et plus féminine que dans un satin ou un crêpe de soie traditionnels.



LA ROBE

Choisissez une étoffe de soie qui puisse se tordre sans difficulté; n'oubliez même ne prenez-vous pas un de ces lainages légers très mats, qui supportent si bien les teintures et nettoyages? Ce genre de tissu a aussi l'avantage de se faire en grande largeur, ce qui autorise des fantaisies de coupe fort gracieuses.

Si vous vous mariez à la campagne, profitez-en pour vous faire faire une robe de lin blanc. Ou bien adoptez la voile, la mousseline suisse, ou encore l'organdi brodé comme dans le modèle présenté au centre de cette page. Si vous êtes grande, avez des manches épaulées et resserrées à partir des coudes jusqu'aux poignets. Quant à votre jupe, faites-la large, très large, et accentuez cette ampleur par des quilles en forme. Ne portez pas de trainé, une robe ronde, touchant terre est aussi charmante. Le modèle en cette page a une jupe ligne nouvelle : coupe princesse, jupe large, petite traine, manches courtes et bouffantes, longues mitaines de même tissu.

Quant au voile, on l'aime le plus en tulle illusion très simple. Sans doute si vous avez hérité de belles dentelles, vous pourrez en faire border votre voile, mais vous ne serez jamais plus folle qu'avec le simple tulle nimbant votre toilette.



Costumes de voyages, robes d'après-midi de soirs, robes d'intérieur pour le trousseau



Comment on compose le trousseau

Comme il est impossible de répondre en particulier à toutes les lectrices qui ont demandé des renseignements et de leur trousseau, nous leur dédions cette page et nous publions de nouveau les listes déjà données des trousseaux de mariés. Les jeunes filles et les mamans prévoyantes feront bien de les découper et de les garder à portée de la main pour le moment opportun.

Pour la mariée

Un mariage en blanc, surtout le printemps et l'été, ne coûte pas plus cher qu'un autre, puisque vous pouvez avoir une simple robe d'organdi, de voile ou de mousseline suisse et un voile de tulle.

Le trousseau de noces comprend : La robe, le voile, les souliers blancs, le jupon-combinaison, des culottes, un soutien-gorge, et une ceinture élastique, blancs, des bas fins, blancs, également, et des gants de même tissu que votre robe ou en suède. Pour les dessous, environ une demi-douzaine de chaque article — combinaisons, culottes, soutien-gorge, robes de nuit ou pyjamas, dont une série au moins sera en crêpe ou en satin, garnie de jours ou de dentelle fine, et constituera la parure de noces.

Il faut encore 1 négligé de soie ou de velours, 1 négligé de flanelle ou de corduroy lavable — 1 douzaine de paires de bas.

Si l'on peut avoir un trousseau complet, il faudra :

2 manteaux, un pour les courses, les sports, les voyages, un autre plus habillé.

1 tailleur, avec au moins 2 blouses; l'un en laine, l'autre en soie.
1 robe simple avec son paletot.
1 robe d'après-midi en soie unie ou en crêpe.

1 tailleur du soir avec 2 blouses, ou une robe du soir, si la condition du mari vous oblige à avoir une toilette pour le soir.

On peut ajouter à cela 1 robe de crêpe imprimé et 1 robe d'intérieur ainsi que quelques robes d'été et de maison et quelques tabliers de cuisine.

Faites faire des petits paletots ou collerettes de même tissu ou de piqué blanc qui compléteront vos robes de crêpe, de soie imprimé ou de cotonnade.

Il faut aussi plusieurs paires de chaussures : pour la marche, pour l'après-midi, pour le soir, puis les chaussures pour maisons, les mules, les pantoufles.
3 paires de gants de peau, plus 1

Lingerie de maison

Voici ce que conseille Evelyn Bolduc, dans son récent manuel d'étiquette, pour un trousseau de lingerie de maison :

Pour chaque lit, 3 paires de draps, 2 paires de couvertures de laine, 2 couvre-pieds, 3 paires de taies d'oreillers, 1 couverture pour le matelas.
3 douz. serviettes de toile, 2 douz. grandes serviettes de bain, 3 nappes de bain, 1 douz. débarbouillettes.

1 nappe de 12 couverts avec grandes serviettes.
2 nappes de grandeur moyenne, 6 petites nappes à déjeuner.
1 ou 2 parures de table pour réceptions.

2 douz. de torchons de cuisine.
Par ailleurs, le magazine "Vogue" propose la liste suivante qu'il suggère à une mariée qui peut dépenser \$200 pour sa lingerie de maison :

2 nappes de cabarets à déjeuner, 2 nappes à déjeuner, en côtelé, originales ; 1 service, centre, 8 nappe-ronds et 8 serviettes pour dîner ou déjeuner de réception ; 1 douz. de toile damassée et 1 douz. de serviettes pour dîner de cérémonie ; 1 douz. petits centres pour bois à doigts ; 1

paire de gants longs.
Enfin deux ou trois chapeaux : au moins un feutre et une petite toque de soie ou de paille.

Pour le marié

Voici maintenant une idée de ce que peut être le trousseau du marié. Ce trousseau est aussi complet que possible : on est libre d'y faire de larges coupures, surtout pour un homme d'humble condition, qui ne va pas dans le monde.

2 complets de ville, plus 1 complet de sport.

1 smoking.
1 manteau d'hiver, 1 pardessus demi-saison et 1 imperméable.
3 paires de chaussures.
1 paire de pantoufles.
2 chapeaux et 1 casquette.
2 paires de gants
1 foulard
6 chemises molles
3 chemises amidonnées
2 chemises du soir
2 faux cols
6 paires de chaussettes de laine
3 paires de chaussettes de fil
2 paires de chaussettes de soie
6 caleçons
3 pyjamas
1 robe de chambre
2 douzaines de mouchoirs
1 douzaine de cravates
Ceintures, bretelles, jarretelles, chandail, etc.

douz. serviettes à cocktail et 1 douz. serviettes à thé.

18 draps de percale et 18 taies d'oreiller.

1 douz. serviettes de bain, 1 douz. débarbouillettes.

1 douz. serviettes de toilette et 2 douz. serviettes de petites dimensions, pour les invités, 2 tapis de bainoire.

1 douz. de linges à vaisselle.



On utilise voiles, mousselines, organdis et tulles de coton pour les robes de noces

Ci-dessus, costumes d'après-midi en crêpe clair bleu marine avec une blouse-lingerie dont le col se porte sur le bolero. La ceinture est de suède rouge.

En haut, coin gauche, cette robe-manteau en lainage et taffetas bleu marine se porte avec des renards argentés pour l'après-midi.

A côté, combinaison de noir et rose, dernier cri. Robe noire, gilet de lainage rose. Ceinture de suède rose et cuir verni noir.

Ci-contre, costume de voyage : robe de lainage ou de toile pâle, manteau de tweed, feutre foncé.

Ci-dessous, négligé de satin et dentelle rose-thé.

Coin gauche en bas, robe du soir en organdi chiffon jaune primrose.



Une tâche qui ne finit jamais

par
GREER GORDON

Ceci est l'histoire d'un médecin de campagne. Une simple page typique de la vie quotidienne de centaines de médecins de campagne du Dominion.

Peu de gens exercent la même profession pendant 52 ans en conservant leurs forces. Il n'en est pas de même du Dr T.-M. Robinson, de St. Jacobs, Ontario, dont les patients et leurs problèmes sont aussi accaparants que lors de ses débuts dans la profession. Son père était médecin au même endroit. Et les enfants et petits-enfants des pionniers locaux sont devenus ses responsabilités naturelles.

Sa journée commence de bonne heure. Il n'y a pas d'heures de bureau, pour le médecin de campagne. Il est toujours au poste quand on en a besoin.

—Au début de ma carrière, disait le Dr Robinson, il m'arrivait souvent de revenir chez moi, après avoir été soigner un malade à une grande distance pour apprendre à mon arrivée que quelqu'un du même endroit était venu pour me chercher durant mon absence, et repartir immédiatement.

Mais aujourd'hui, c'est plus commode, avec le téléphone et l'automobile. Plus commode pour le docteur et plus commode pour les patients. Mais cela n'empêche pas que le docteur Robinson peut rarement prendre un repas sans être dérangé. Les malades sont généralement pressés. Quand ils ont besoin du docteur, ils en ont un pressant besoin. Et si la maladie se déclare ou empire au milieu de la nuit, on téléphone ou on va le chercher.

Dans les premiers temps, le prix d'une consultation était d'une piastre, pour une consultation ordinaire. Il en coûtait \$5 pour un accouchement. Plus tard, le prix de la consultation fut augmenté à \$2 et les visites nocturnes coûtaient \$1.

—Après cela, je commençai à pouvoir dormir un peu, disait le docteur Robinson. Si le cas était urgent, on venait encore me chercher, mais c'est singulier comme la piastre qu'il fallait donner avait un effet calmant sur les nerfs !

Ce matin-là, le téléphone sonna juste au moment où le docteur se mettait à table pour déjeuner.

Ce fut Mme Robinson qui répondit. Il y avait dans l'appareil un bruit persistant qui rendait la conversation très difficile.

—Je vais prendre le message, dit-elle ; je ne crois pas qu'avec ce bruit le docteur puisse comprendre.

C'était le mari de Mme Perkins. Le bébé avait pleuré toute la nuit et ils ne pouvaient voir ce qu'il avait, mais peut-être que le docteur...

Le Dr Robinson avala donc son café à la hâte, enfila son paletot de fourrure et partit pour aller chez les Perkins. Il ne conduisit plus son automobile. Un chauffeur compétent le mène là où il veut aller. Il a 78 ans, voyez-vous, et il a besoin de ménager les forces qui lui restent pour accomplir encore d'importantes choses.

La route qu'ils prirent était assez bonne, pour une route de campagne de l'Ontario. Mais quand ils eurent laissé le pavé, ils rencontrèrent de très vilains bouts de chemin, avec de la glace et des ornières. Ils arrivèrent tout de même sans accident à destination. En un rien de temps, le docteur était descendu de voiture et entra dans la maison où Mme Perkins s'agitait au-dessus d'un petit être qui secouait la tête de douleur... ou de rage.

—Il a faim, cet enfant, dit le docteur. Voilà ce dont souffrent les enfants, de nos jours. Trop de remèdes et pas assez de nourriture. Et non seulement il faut donner assez à manger aux enfants, ajouta-t-il, mais il faut leur donner la nourriture qui convient. Si vous n'avez pas de bonnes vaches, la pasteurisation ne vaudra rien. Il devint vite évident que le docteur



Le Dr T. M. Robinson, dans son modeste bureau de St-Jacobs, Ontario, où il pratique sa profession depuis 52 ans. Bien qu'agé de 76 ans, le Dr Robinson est encore très actif.

avait raison, et que tout ce dont l'enfant souffrait c'était de faim, quand il lui eut fait avaler un bon biberon de lait tiède. La petite démontra sa gratitude au docteur, à son départ, en le gratifiant de son plus large sourire et en exprimant son bien-être en un langage connu d'elle seule, auquel firent écho les remerciements des parents.

De retour chez lui, il avait à peine dépassé la barrière que sa femme vint à sa rencontre en lui disant : "Chez Swansea viennent de téléphoner. Il est bien malade et il te demande tout de suite."

Ils repartirent donc par les chemins de campagne, et se rendirent à une maisonnette abritée par les arbres d'une forêt voisine. A l'intérieur, ils trouvèrent une femme replète à l'air bon enfant qui tordait nerveusement le coin de son tablier avec sa main gauche. Une grande anxiété se voyait dans ses yeux. M. Swansea était alité et très malade.

Il ne fallut pas grand temps au docteur Robinson pour diagnostiquer la maladie. C'était l'appendicite; cela ne faisait aucun doute.

—Nous ne courons pas de risques, dit le docteur à la femme du malade, en saisissant l'acoustique téléphonique pour appeler l'ambulance.

Le Dr Robinson avait cependant plus d'une fois entrepris pareille opération lui-même, dans la cuisine d'une maison de ferme, stérilisant ses instruments à la flamme d'une lampe à pétrole ou dans l'eau bouillante prise dans la bouilloire qu'il y avait sur le poêle de cuisine.

—Ce n'est plus comme autrefois, disait le docteur. On ne pouvait pas, alors, faire transporter un malade dans un hôpital.

Ce chirurgien rural a fait 150 opérations chirurgicales à St. Jacobs et aux environs, avant qu'un hôpital soit fondé. Dans le temps, il n'était pas question d'appendicite ; on appelait ce mal de l'inflammation.

—Bien des gens, à cette époque, sont morts d'appendicite ou de péritonite qui pourraient être sauvés aujourd'hui, disait le docteur.

Le cas de Swansea n'était pas grave. Il s'en tirerait avec quinze jours d'hôpital.

A notre retour, chez le docteur, trois patients l'attendaient.

—Beau temps, aujourd'hui, dit le docteur, pour engager la conversation, pendant qu'il entraînait dans la maisonnette de deux chambres qui lui sert de bureau de consultation et de dispensaire. Comment ça va-t-il ? demanda-t-il au premier.

C'était un homme robuste et trapu qui était la santé même. A l'arrivée du

docteur, il se leva du sofa recouvert de cuir noir sur lequel il était assis.

—J'ai eu des maux de tête, expliqua-t-il.

Ces maux de tête ne se remontraient plus, bien sûr, quand le docteur lui aurait causé deux minutes et lui aurait donné une boîte de pilules de sa composition.

—Si cela ne vous fait pas de bien, lui dit-il, en le reconduisant, faites-le moi savoir.

Les deux autres, qui avaient des enfants souffrant de grippe, repartirent avec une bouteille de tonique et la promesse d'une visite prochaine du docteur.

—Il y a beaucoup de grippe, aux en-

viron, me dit-il. Mais rien de grave. Il n'y a qu'à les tenir chaudement au lit et à leur faire boire des tisanes chaudes.

Le bureau du docteur Robinson mérite un second coup d'oeil. Là, pas de luxe. Rien qu'une pièce très simple, avec de grands fauteuils de cuir à côté d'une armoire peinte en blanc qui contient les instruments de chirurgie. Dans un coin, un poêle dit "tortue" et, à côté, un pot et un bassin. A l'extrême droite, en entrant, est la porte du dispensaire, dont les murs ont des tablettes sur lesquelles sont rangées les bouteilles. Il y a aussi une table avec des magazines et un grand cendrier de cuivre. Et tout l'espace qui n'est pas occupé par ces objets l'est par des livres. Les gravures des murs comprennent des scènes aussi familières que celle du docteur qui soigne un enfant sur deux chaises formant un lit improvisé.

—Non, monsieur, dit le Dr Robinson. La grippe, cette année, n'a rien qui puisse nous inquiéter. Ce n'est pas comme l'épidémie de grippe d'il y a quelques années. Je ne me suis pas alors déshabillé pour me coucher pendant des semaines.

—Deux heures de sommeil, cela suffit, disait le docteur.

On se relève dispos et affamé.

Ce fut l'heure où il se leva le lendemain.

—Te voilà déjà debout ? lui dit sa femme.

—Oui, dit le docteur. Il est sept heures.

—C'est vrai, répliqua Mme Robinson. Mais quel jour est-ce, aujourd'hui ?

—Samedi, naturellement, répondit-il.

Mais nous étions au lundi, et il était passé beaucoup d'eau sur la roue du moulin au cours des 50 heures précédentes.

Ce ne serait pas un jour normal,



Dans son petit dispensaire, le Dr Robinson remplit lui-même ses prescriptions.

col de son paletot. Ce serait là le 3, 228ième enfant qu'il mettrait au monde. Si ce n'était pas des jumeaux. Les jumeaux viennent à la façon des épidémies : ils arrivent en foule, puis il n'y en a plus pendant deux ou trois ans. Le Dr Robinson avait eu deux cas de triplets, et un siamois, qui n'avait pas vécu.

L'automobile eut une embardée soudaine, juste au moment où ils aperçurent les lumières des Watson, et avant d'avoir eu le temps de dire Jack Robinson, ils étaient dans le fossé.

—Si nous en avons pour bien longtemps à sortir d'ici, dit le docteur, je me rendrai à pied.

Mais le chauffeur le rassura.

—Non, restez tranquille, docteur, dit-il. Nous y serons dans quelques minutes.

Ce qui fut dit fut fait. Ils purent bientôt sortir du fossé et se rendre chez les Watson. Et ce n'était pas des jumeaux. Rien qu'un autre petit spé-

cimen robuste et ayant bonne envie de vivre. Le numéro 3,229 !

—Vous voyez cette place, à gauche ? demanda le docteur, comme ils repartaient. C'est là que j'ai trouvé deux barils de bouteilles ! Des remèdes brevetés de toutes sortes. Et quand la vieille dame est morte, ses parents m'ont remis tout le reste, croyant que je pourrais l'utiliser.

—Et Nat Henderson, continua-t-il. Vous vous en souvenez ? Un gros bonhomme qui avait pesé jusqu'à 170 livres. Quand je fus appelé pour le soigner, il ne pesait plus que 100 livres.

—Je lui dis : Qu'est-ce que tu veux, Nat ? Et il dit : Docteur, tâchez de me trouver un remède. Je suis une ruine nerveuse. Mais je lui dis : Vous êtes déjà plein de remèdes. Il faut arrêter cela. Mangez bien ; travaillez, et tout ira bien. Il a suivi mon conseil et s'en est bien trouvé.

—A-t-il retrouvé sa santé ? demanda le chauffeur.

—Certainement ! dit le Dr Robinson. Il pèse aujourd'hui 155 livres et il ne s'est jamais mieux porté.

Le docteur suggéra de faire un détour par St-Clément. Il avait, disait-il de nombreux amis de ce côté — tous au-dessus de 80. Mais ils s'en allaient, un à un.

—Les médecins de campagne ne prétendent pas tout connaître, disait modestement le Dr Robinson, et ils doivent parfois conduire leurs malades aux spécialistes, quand c'est nécessaire. Quand j'ai terminé en médecine, la chirurgie ne s'enseignait qu'après l'obtention des diplômes. Et nous ne faisons pas d'opérations abdominales. m'ont remis tout le reste, croyant que de ricin — beaucoup d'huile de ricin. Et rien ne peut encore la battre !

Le Dr Robinson se souvient qu'il eut à traiter trois cas de paralysie infantile, il y a longtemps. Il lui semble que les enfants n'ont plus aujourd'hui la santé qu'ils avaient dans ce temps-là, malgré que le confort soit plus grand et la vie plus aisée.

Il se remémore avec joie une courte visite faite à de vieux amis, au village voisin, visite qu'il se propose de renouveler, quand il aura le temps. Mais quand l'aura-t-il ?

Les débutantes de Toronto sont plus heureuses

RECIT D'UNE DEBUTANTE DE TORONTO
Fait à ANNE SMITH

Si vous êtes une débutante à Toronto, vous êtes chanceuse.

Faire son entrée dans le monde à Toronto, ce n'est pas du tout comme la faire à New-York. D'abord, notre saison ne commence qu'en septembre, et la plupart des grandes réceptions sont finies au commencement de la nouvelle année.

Les fonctions mondaines des débutantes, cette année, se sont résumées aux déjeuners, qui sont le genre de réception le plus populaire. A part cela, il y a eu, il est vrai, plus d'une grande réception par semaine, mais ce n'est rien en comparaison des quatre ou cinq engagements que doivent prendre chaque soir les débutantes de New-York.

Ordinairement, les débutantes de Manhattan sont de plus de 300. Et il est rare qu'une de ces jeunes filles connaisse plus d'un sixième de cette foule. A Toronto, les débuts d'une jeune fille ne changent presque rien à ses habitudes ; ils ne sont que la continuation de ses relations déjà existantes, et les débutantes de Toronto ne sont pas plus de 40 à 50, sans compter qu'elles se connaissent toutes et qu'elles se rencontrent presque chaque jour. Même les jeunes gens qui assistent à nos réceptions sont presque tous de vieux amis.

De temps en temps, des jeunes gens des universités R. M. C., Queen's ou McGill sont ajoutés à la liste des universitaires de Toronto. A New-York, les choses ne se traquent pas pendant quelques mois, temps pendant lequel les étudiants se remettent à leurs études, à Harvard, Yale ou Princeton, à l'automne, et leurs activités mondaines reprennent à leur retour en ville.

Quant aux frais que les débuts d'une jeune fille de Toronto occasionnent, ils ne sont que de \$1,000 à \$1,500, à Toronto, tandis que le minimum est de \$5,000 à New-York.

Notre saison n'a rien de commercial. Là où les jeunes filles de la Park Avenue ont besoin de \$5,000 pour s'habiller seulement, la jeune fille de Toronto ne dépense que quelques centaines de dollars... et fréquemment confectionne elle-même ses robes ! Tandis qu'il faut à la débutante de New-York sept ou huit robes d'été pour le soir, et dix autres robes d'hiver, je puis très bien faire mon affaire toute l'année avec six robes du soir. Et en été, ou pour les réceptions intimes de l'hiver, je porte mes toilettes de rue ou d'après-midi.

Les sardines ont construit ce village

(Suite de la page 3)

res, mais ne vise pas à faire de gros profits ; elle veut avant tout le bien-être et le bonheur de ses employés. Et Black's Harbor ne sait pas ce que c'est qu'une grève, qu'une émeute ; ce petit village est le plus paisible qui soit.

Au commencement, les sardines ne pouvaient être expédiées en dehors de l'empire britannique. Elles étaient exportées sous l'étiquette de "petits poissons dans l'huile". Ceci, parce que la France, qui avait conclu des traités commerciaux avec l'empire, possédait le droit exclusif d'employer le mot "sardines".

A. Neil McLean rencontra un membre du gouvernement de la Nouvelle-Zélande et lui dit qu'il n'y avait pas d'espece de poisson qui pût être désignée sous le nom de sardine ; que les

"petits poissons dans l'huile" du Canada étaient bien des sardines, mais qu'il ne fallait pas les nommer ainsi, parce que cela nuirait à leur vente.

—Nous sommes dans le même cas, dit le citoyen de la Nouvelle-Zélande. Nous ne pouvons vendre notre porto sous le nom de porto, parce que le Portugal réclame l'usage exclusif du nom.

De retour dans son pays, il prit des dispositions pour que les sardines soient vendues sous le nom de sardines en Nouvelle-Zélande. M. McLean discuta la chose avec un Australien. L'Australie et l'Afrique-Sud, toutes deux pays producteurs de vin, furent aussi de cet avis, et les sardines de Black's Harbor furent dès lors appelées "sardines" comme il se devait pour les vraies sardines qu'elles étaient.



Le Dr Robinson quitte son bureau de bonne heure le matin pour aller faire ses visites quotidiennes à ses patients.

LA FAMILLE FRIC

Comment savoir la vérité de Joufflu

PAR SOL HESS



ESSAYEZ CA!

Le jeu des allumettes.

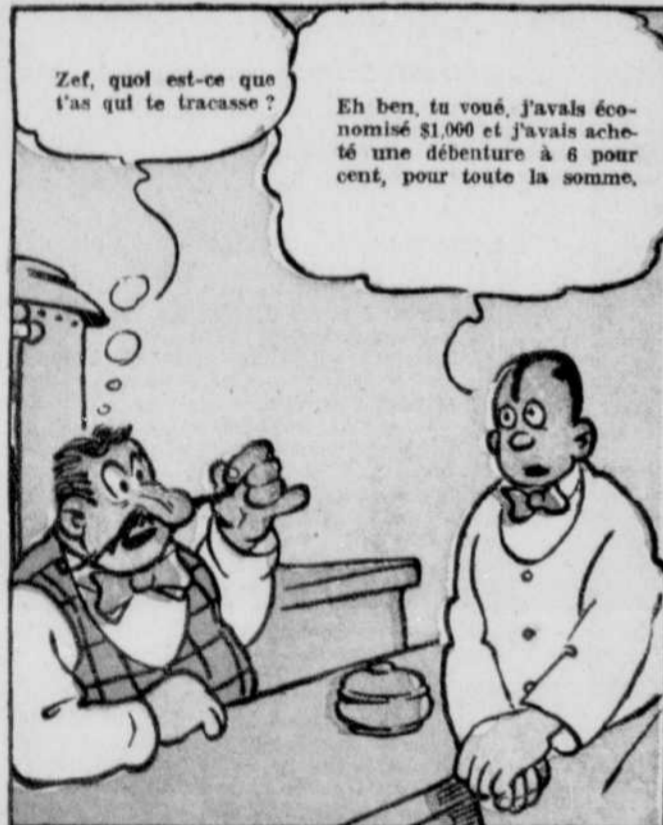
Coupez onze bouts d'allumettes et placez-les sur les points de ce dessin. Il s'agit d'enlever tous les bouts d'allumettes, sauf un, en en faisant sauter un par-dessus un autre et en plaçant le premier sur le point suivant, dans la même direction à tour de rôle, et en enlevant un bout d'allumette par-dessus lequel on est passé, cela dans n'importe quelle direction. Le bout d'allumette devra se trouver au centre du dessin en forme de croix.

Soumis par Bert Kelster, Seven-Mile, Ohio.

ZEF LE NAIF

Etait-ce bon ou pas bon?

PAR SOL HESS



DESSIN

PHOTOGRAVURE

IMPRESSIONS

RELIURE

4 Services

modernes et complets
--où chaque artisan est un véritable spécialiste en son domaine.

.. sous un même toit

LE "SOLEIL"
L'ÉVÉNEMENT